

LU NEI

少年巴比倫



Jeune
Babylone

roman traduit
du chinois
par Johanna Gayde

ACTES SUD

JEUNE BABYLONE

“Lettres chinoises”
série dirigée par Isabelle Rabut

Titre original :
Shaonian Babilun
少年巴比伦

Éditeur original :
Beijing October Arts & Literature Publishing House, 2014

© Lu Nei, 2019
publié avec l'accord de People's Literature Publishing House, Co. Ltd

© ACTES SUD, 2024
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-19023-1

Illustration de couverture : DR

LU NEI

Jeune Babylone

roman traduit du chinois
par Johanna Gayde

ACTES SUD

*Sur la route qui mène aux monts Zhongnan¹
doucement le jour se lève, doucement le crépuscule tombe
Il ne connaît pas les oiseaux des monts Zhongnan
Quatre saisons, et cette seule nuit de sommeil*

ZHANG XIAOYIN,
Les Monts Zhongnan.

I

LES PESSIMISTES N'ONT NULLE PART OÙ ALLER

Zhang Xiaoyin et moi étions assis au bord de la chaussée.

— Lu Xiaolu, parle-moi donc de ton passé, me dit-elle.

J'avais trente ans cette année-là, cela faisait bien longtemps que je ne m'étais pas assis sur le bord d'un trottoir, ce que les Shanghaïens appellent la bordure en pierre. Une posture qui me donnait la sensation d'être encore très jeune. Je lui répondis : "Va m'acheter un thé au lait et je la commencerai mon histoire." J'adore le thé au lait que l'on vend dans la rue, et j'aime aussi ces quartiers huppés de Shanghai, où les trottoirs sont relativement propres et le goût du thé au lait tellement authentique. Dans la ville où j'ai passé ma jeunesse, c'était l'eau des caniveaux qui s'écoulait le long des trottoirs, et on ne trouvait pas de thé au lait dans les rues, juste du lait de soja au goût passé. Ce ne sont pas les souvenirs les plus agréables mais j'y ai quand même vécu longtemps.

Zhang Xiaoyin est une poétesse underground. Elle poste ses poèmes sur des forums en ligne où ils reçoivent toute une flopée de commentaires. Moi aussi j'y vais du mien et la félicite sur la qualité de ses écrits. Au moment de notre rencontre, elle marchait énormément. Elle filait comme le vent le long du boulevard Zhongshan ouest, tandis que, moi, je trottais derrière elle en trébuchant, tel un handicapé. Depuis que l'on vit ensemble, elle n'aime plus marcher. Elle fait à peine quelques pas qu'elle a déjà la main levée et s'engouffre illico dans un taxi.

Quand j'avais son âge, les taxis se faisaient rares dans les rues, et l'argent que j'avais en poche aussi, prendre un taxi c'était le luxe. Lorsque je me baladais avec une fille, je lui disais sur un ton

très doux : “Allons-y plutôt à pied, on pourra admirer la lune.” Et on parcourait comme ça plus de deux kilomètres. Ces filles étaient bien conscientes de la situation, pas du genre à monter dans un taxi pour un oui ou pour un non. Le plus souvent, elles marchaient tout en poussant leur bicyclette et, à la fin de notre rendez-vous galant, sautaient dessus pour rentrer chez elles. Pas besoin de moi non plus pour les raccompagner.

Ces faits remontent au début des années 1990, j’avais vingt ans et habitais un endroit qui s’appelle Daicheng, près de Shanghai. Les années 1990 ont filé en un clin d’œil, alors que mes vingt ans m’ont paru s’éterniser dans un labyrinthe sans issue. Quelquefois c’est comme ça, temps réel et temps vécu ne semblent pas relever de la même dimension.

J’ai un faible pour les filles qui aiment la marche, et c’est sur l’avenue Zhongshan ouest que j’ai proposé à Zhang Xiaoyin que l’on sorte ensemble. Et elle a accepté. Après ça, elle n’a plus jamais voulu marcher avec moi, préférant plutôt les transports en commun quels qu’ils soient. Mon petit faible en a pris un coup mais ce n’était pas la cata. Zhang Xiaoyin n’aimait plus marcher mais elle aimait toujours écrire des poèmes, et moi, les filles qui écrivent des poèmes, c’est mon autre petit faible.

Bien sûr, je ne pouvais pas exiger d’une fille de savoir à la fois écrire des poèmes et cuisiner, d’être à la fois belle et intelligente, et d’être en plus de ça une adepte de la marche. C’était placer la barre trop haut. Moi, je n’ai pas d’attentes particulières en matière de nanas, il suffit qu’elles aient un peu de sens moral et ça me va.

— Je ne veux pas t’entendre parler de sens moral, me lança Zhang Xiaoyin, tout va bien pour moi de ce côté-là, ce que je veux c’est que tu me racontes des histoires du passé.

Zhang Xiaoyin est ce que l’on appelle une fille de la génération née dans les années 1980 et elle adore les histoires farfelues.

Bon, tu vois, c’est un peu comme tes années de fac passées entre la bibliothèque et les cafés internet, au début du XXI^e siècle, cette période la plus douce et la plus pourrie de ta jeunesse. Moi, mon moment de douceur et de pourriture il remonte au siècle dernier, au début des années 1990. Se gâter en dégageant un suave parfum de fruit, quand j’y repense, est une expérience très jouissive, ça brille, c’est beau, c’est plein de couleurs.

J'aurais pu commencer mon récit en imitant Duras dans *L'Amant* : "Comment dire, je n'avais que dix-neuf ans cette année-là", ou García Márquez dans *Cent ans de solitude* : "Bien des années plus tard, Lu Xiaolu, assis sur le bord d'un trottoir, se remémorait son entrée à l'usine..."

Réflexion faite, je me suis dit que, cette histoire, je voulais te la raconter comme à quelqu'un qu'on aime et que l'on retrouve après une longue séparation. Je pensais aussi que si je ne confiais tout ça à personne avant la fin de ma trentaine, ce serait comme une porte se refermant en silence dans l'obscurité. Ces moments vécus pourraient puis disparaîtraient paisiblement.

Je racontai à Zhang Xiaoyin que mon idéal, à vingt ans, était de devenir cadre dans le département de propagande de l'usine. Cela la fit rire :

— Le département de propagande ? Ce n'est pas juste aller dessiner les bulletins d'information au tableau ?

Au tableau, pas besoin d'y aller tous les jours. La plupart du temps, les cadres du département de propagande se la coulent douce et n'ont rien à faire. Lorsqu'un accident de travail arrive, que, par inadvertance, quelqu'un décède ou a le bras sectionné par une machine, le département émet un bulletin concernant les consignes de sécurité. Lorsqu'une famille attend un deuxième enfant ou dans le cas, toujours par inadvertance, d'une grossesse hors mariage, il rédige alors une petite note sur le planning familial. Pour une telle besogne, les employés sont au moins dix au total à se relayer.

À l'époque, mon idéal était le suivant : chaque matin, me préparer un thé, en préparer un pour le chef du département, ouvrir ensuite *Le Quotidien de Daicheng*, puis m'asseoir à mon bureau et attendre l'heure du déjeuner. Devant la fenêtre, il y aurait un cactus boule qui, par beau temps, sous les rayons du soleil, projetterait son ombre à la manière d'un cadran solaire. Le matin, cette ombre serait pointée sur moi, l'après-midi, ce serait sur le chef en face de moi, et à l'heure du déjeuner, pile sur la porte du département. Si tu as chaque jour la patience d'observer ce cadran solaire, le temps passe vraiment très vite.

Tout ça n'est que le fruit de mon imagination. Je n'ai jamais travaillé au département de propagande, on m'a dit que je n'avais

pas le niveau d'études suffisant pour ça, que je ne pouvais devenir qu'ouvrier, qui plus est, "apprenti" ouvrier. Un apprenti, ça a un statut extrêmement bas à l'usine ; dans la queue de la cantine, on doit laisser les vieux contremaîtres aller se servir en premier, dans la queue des toilettes, on doit les laisser aller chier en premier. Manger froid passe encore, mais faire dans son froc c'est la honte. Malgré tout, je suis quand même resté longtemps dans cette usine, pourquoi je n'en suis pas parti, je n'arrive pas à me l'expliquer.

En réalité, observer un cadran solaire dans le département de propagande n'a rien de romantique. Quand une fille me demandait :

— Lu Xiaolu, c'est quoi ton idéal dans la vie ?

Je répondais que je voulais être poète. Au fond de moi je pensais "département de propagande", mais ma bouche disait "poète". J'avais donc écrit quelques vers que je montrais aux filles. Après les avoir lus, elles disaient y retrouver le charme des poèmes de Li Qingzhao². J'avais été surpris mais quand même flatté d'entendre ce genre de compliment. Elles avaient ajouté :

— Lu Xiaolu, vu ton talent, tu devrais entrer au département de propagande !

Cette phrase avait tapé en plein dans le mille, et j'avais dû me contenter de répondre que je n'avais pas fait assez d'études pour cela. *A priori*, il était plus facile de devenir poète que d'entrer au département de propagande.

Pour moi, ce truc-là, l'idéal, la plupart du temps ce n'est pas quelque chose que l'on poursuit mais une chose dont on se sert pour se vendre. Sinon, quand j'avais la vingtaine, comment j'aurais pu parler de mon idéal à autant de nanas ? À l'époque, je n'étais qu'un apprenti ouvrier s'adonnant à un dur labeur physique, le genre de personne qui, en principe, est né sans idéal, à croire qu'on leur a coupé un bout de cervelle. Pourquoi moi, à l'époque, j'en avais un d'idéal, je ne sais pas l'expliquer, probablement qu'on ne m'en avait pas coupé assez.

— Xiaolu, tel que tu es aujourd'hui tu as tout raté, tu n'es devenu ni poète ni employé de bureau !, me lança Zhang Xiaoyin sur un ton enjoué. Après quoi, elle déposa son gobelet de thé au lait vide sur le sommet de mon crâne.

Au lycée, j'avais de très mauvaises notes en maths, je n'arrivais pas à résoudre les problèmes de géométrie analytique. Les courbes que je voyais sur les graphiques ne m'évoquaient que seins et fesses. J'avais partagé ce point de vue avec un camarade qui était allé le répéter illico au prof de maths. Le prof de maths avait dit :

— Lu Xiaolu a une vision tordue de l'existence, seul un pessimiste peut confondre la courbe d'une fonction avec un croquis de nu.

Et après ça, chaque fois qu'il traçait une courbe au tableau, il me lançait un regard qui en disait long.

Les paroles du prof de maths étaient pour moi une vraie énigme. Nos cours de politique au lycée ne traitaient que des concepts clés du marxisme-léninisme : subjectivisme et objectivisme, idéalisme et matérialisme, ou théorie de la plus-value ; en général, on n'y parlait pas de pessimisme et d'optimisme, ces notions m'étaient donc étrangères. J'avais d'abord pensé qu'il se payait ma tête ; notre lycée était un établissement ordinaire avec des manuels de seconde zone, on disait qu'espérer réussir l'examen d'entrée à l'université en étudiant avec de tels bouquins, c'était comme espérer aller sur la lune avec un moteur diesel : une vraie chimère. La plupart des diplômés de notre école finissaient ouvriers à l'usine, ou dans le secteur de la vente, pour les plus doués. Bien sûr, il y avait aussi ceux qui allaient vendre des cigarettes à la sauvette sur les trottoirs. Quels précieux conseils pouvait-on attendre d'un prof de maths dans un lycée de cet acabit ?

À l'époque, j'avais le choix entre : un, présenter l'examen d'entrée à l'université et attendre d'être informé de mon échec ; deux, ne pas le présenter et aller direct faire l'apprenti à l'usine ; trois, ne pas aller faire l'apprenti, mais filer direct vendre des cigarettes à la sauvette sur les trottoirs. Mon père me faisait souvent la leçon :

— Xiaolu, si tu ne travailles pas bien à l'école, tu finiras vendeur de cigarettes dans la rue.

Moi, chaque fois, je lui répondais avec la même question :

— Et si je travaille bien, papa ?

— Alors tu pourras entrer à l'usine comme apprenti ouvrier.

— Et pour devenir apprenti ouvrier, il faut être bon à l'école ?

— Mais qu'est-ce que tu crois, que c'est si facile ?

Il me faut éclaircir un point important. Mon père était ingénieur à l'usine de pesticides de Daicheng, il a passé sa vie au contact de cuves à réaction et de tuyaux, puis à produire un insecticide appelé le méthamidophos. Il paraît qu'à la campagne, le taux de mortalité des femmes par ingestion de ce pesticide est très élevé. Avant ça, mon père avait été un jeune intellectuel aux traits fins et délicats, mais après plus de vingt ans en atelier, c'était devenu un gros costaud au menton hérissé de barbe. Au premier coup d'œil, on le prenait facilement pour un ouvrier. Ces dernières années, bien qu'entré dans une phase de déclin physiologique, il n'avait tout de même pas encore franchi le cap de l'andropause. Il était encore bien baraqué mais son caractère ne cessait d'empirer. Quand il me battait, il avait la main lourde. Par considération pour ma mère, je n'osais pas lui rendre la pareille, évitant par la même occasion de le blesser, lui, dans son amour-propre.

J'avais essayé de le raisonner :

— Papa, le problème c'est que je n'ai pas la moindre envie de devenir ouvrier. Admettons que je fasse vendeur, c'est quand même mieux qu'ouvrier, non ?

— Si tu deviens vendeur je ne pourrai pas t'aider, m'avait répondu mon père, tandis que si tu deviens ouvrier, tu auras plus tard l'opportunité d'aller à l'université.

Il me parla ensuite de l'UP. Tu vois ce que c'est l'UP ? C'est l'université professionnelle. À vrai dire, comme j'avais fréquenté un lycée général, tout ce qui concernait les universités, j'y comprenais rien, je ne voyais même pas la différence entre une licence classique et une licence professionnelle. Une fois que j'étais allé interroger mon professeur principal à ce sujet, ce bâtard m'avait répondu que je n'avais pas besoin de me tracasser pour ça. Plus tard, mon père m'avait expliqué que le pôle de l'industrie chimique de Daicheng avait sa propre université professionnelle que l'on appelait l'Upic, "Université professionnelle de l'industrie chimique", où ouvriers et employés pouvaient reprendre leurs études et obtenir un diplôme. Pour y entrer, pas besoin d'examen, chaque usine y envoyait ses meilleurs éléments. Tous

les frais étaient pris en charge par l'usine, et pendant qu'on étudiait, on touchait aussi un petit salaire. C'était ce qu'on appelait un "congé de formation" et un congé de formation, c'était le rêve de tous les ouvriers.

D'après mon père, il suffisait que je sois apprenti à l'usine chimique pendant un an, et une fois que j'y aurais obtenu un poste fixe, on trouverait quelqu'un pour me faire entrer à l'Upic. Au bout de deux ans, avec le semblant de diplôme que je m'y serais dégoté, je réintégrerais mon unité d'origine, non plus en tant qu'ouvrier mais promu cadre et, de là, je pourrais être affecté dans un bureau où boire mon thé et lire mon journal.

J'étais ravi d'entendre cela, éprouvant enfin de la reconnaissance pour les vingt ans de coups que j'avais encaissés de sa part. Je lui demandai :

— T'en es sûr papa ? Pour m'envoyer à cette université, il va certainement falloir du piston, non ?

— Je connais quelqu'un dans l'administration de l'usine chimique, m'avait-il répondu.

Ses mots eurent sur moi l'effet d'un tranquillisant et, à partir de là, je n'ai plus rien foutu au bahut, ne décollant plus de la salle de jeux vidéos. À l'examen d'entrée de l'université, je terminai deuxième de ma promotion, en partant de la fin. Normalement, j'aurais dû aller vendre des cigarettes dans la rue, mais cet été 1992, j'avais tout même obtenu un formulaire d'embauche de l'usine de l'industrie chimique. J'étais alors plus que jamais convaincu des pouvoirs magiques de mon père.

C'est une fois à l'usine que je compris : mon père m'avait complètement roulé. L'usine comptait trois mille ouvriers dont la moitié était des jeunes travailleurs ; qu'ils fassent les trois-huit, réparent des machines ou coltinent des sacs de jute, tous souhaitaient aller tenter leur chance à l'Upic. Dans le lot – on me les avait montrés ensuite –, il y avait la fille du directeur de l'usine, le fils du secrétaire du Parti, le petit frère du président du syndicat et la belle-fille du chef du département de la propagande ; tous des ouvriers qui, comme moi, espéraient passer dans les bureaux, attendant tous d'aller dégoter un diplôme à l'Université professionnelle de l'industrie chimique. J'étais alors retourné voir mon père :

— T'avais pas dit que tu connaissais quelqu'un dans l'administration de l'usine ?

Il s'était pris le visage dans les mains et m'avait répondu :

— Barré en retraite.

La fameuse université professionnelle était ainsi devenue une loterie, impossible de savoir exactement à quel moment on allait être tiré au sort. Le prix que j'avais payé, moi, pour mon billet de loterie, c'était d'aller bosser comme apprenti ouvrier à l'usine. Rien de plus banal, si on ne prend pas de billet, aucune chance de gagner. D'après mon père, il me suffisait de travailler dur, de respecter la discipline, de faire des cadeaux au moment opportun, et je pourrais me gagner les faveurs du directeur.

Quand j'ai découvert que je m'étais fait rouler, il était trop tard pour me défiler. Pour que j'entre à l'usine, et de surcroît, dans une bonne spécialité, mes parents s'étaient déjà fendus de cigarettes et cartes cadeaux. Tel avait été, pour mon père, le prix du billet de loterie, mais comme cela concernait son fils, il ne voyait pas ça comme un coût ; c'était tout au plus comme une Cendrillon qui n'aurait pas réussi à obtenir ses souliers de cristal : même s'il ne gagnait pas, il n'y perdrait pas grand-chose non plus. Je m'étais rappelé la remarque de mon prof de maths : Lu Xiaolu confond la courbe d'une fonction avec des fesses, ce qui fait de lui un pessimiste. À ce moment-là, j'avais repensé sérieusement à cette phrase, je crois que ce qu'il voulait dire c'était que, non seulement, j'étais capable de confondre une courbe de fonction avec des fesses, mais que je pouvais également prendre des fesses pour une courbe de fonction. Quelqu'un qui voit le monde comme une boule de pâte malléable, pour qui tous les choix se valent, souffre certainement d'un pessimisme incurable.

Un jour de cette année-là, mon père s'était mis à me cogner pour une broutille. Il avait oublié que j'étais déjà apprenti à l'usine, qui plus est, un apprenti privé d'université professionnelle. Au milieu des cris de ma mère, je lui rendis coup sur coup en n'y allant pas de main morte, après quoi, soulagé, j'allumai une cigarette et la lui passai. Tout en la fumant, il avait lancé à ma mère :

— Va donc nous acheter un poulet rôti !

Les usines chimiques ne m'inspiraient aucune sympathie.

En ce temps-là, nous vivions à Daicheng, une ville qui comptait un grand nombre d'usines chimiques. Qu'elles produisent pesticides, caoutchouc, engrais, solvants ou peinture, toutes étaient considérées comme des unités de l'industrie chimique et toutes, sans exception, rejetaient leurs gaz toxiques dans l'air, comme autant d'anus géants. Tu ne trouverais pas ça répugnant, toi, de te retrouver face à des anus ?

Ma famille habitait une cité ouvrière, un ensemble de logements collectifs bâtis au sein de chaque unité de travail au début des années 1980 destinés aux employés qui pouvaient s'y installer moyennant un petit loyer. C'étaient de petits appartements de quarante à cinquante mètres carrés, qui plus tard, avec la réforme, étaient passés dans le privé. Ils avaient pris encore davantage de valeur ensuite, devenant le capital obsèques des ouvriers à la retraite. Les cités ouvrières tiraient leur nom des unités auxquelles elles se rattachaient, la cité de l'usine de filature s'appelait ainsi la cité des Filatures, la cité de l'usine de pesticides s'appelait la cité des Pesticides, et il y avait encore d'autres noms comme la cité de la Viande transformée ou la cité du Savon ; certes cela ne débordait pas d'imagination mais c'était facile à retenir.

Notre logement se trouvait dans la cité des Pesticides, tout près de l'usine de pesticides. Je me demande qui avait été assez con pour aller choisir ce terrain situé à seulement cinq cents mètres de l'usine de pesticides. Le dioxyde de soufre qu'elle rejetait en pleine nuit avait une odeur d'œuf pourri, ça en asphyxiait les moineaux qui tombaient des arbres les uns après les autres. Ce genre d'endroit n'était absolument pas habitable, mais j'y ai quand même vécu longtemps.

Les explosions étaient fréquentes à l'usine de pesticides. Parfois on entendait un gros "boum", comme si un pétard avait éclaté au loin, d'autres fois c'était un "bang", et les vitres tremblaient. Au son de la déflagration, on pouvait en deviner l'intensité. Chez nous, au moindre raffut, on sortait vite téléphoner pour savoir ce qui s'était passé. À l'époque, il n'y avait que le téléphone public, et dès qu'une explosion retentissait, un attroupeement se formait à l'entrée de l'épicerie : c'étaient les proches des salariés qui faisaient la queue pour appeler et savoir dans quel

atelier avait eu lieu l'explosion, qui était mort, qui était blessé. La personne au téléphone se retournait pour annoncer le nombre de victimes à tout le monde. En général, il n'y avait pas trop de morts. Moi je trouvais ça louche que ça explose sans faire de morts. Mon père m'avait expliqué qu'avant une explosion, comme valves et cadrans présentent des signes alarmants, tout le monde décampe. Si une explosion survenait sans signe avant-coureur, alors il ne s'agissait pas de l'usine de pesticides mais de l'usine d'armement.

Un soir d'été, toute la cité ouvrière rougeoyait sous les ors du couchant. Nous habitions au rez-de-chaussée et disposions d'une cour où étendre le linge, faire pousser du raisin, entasser du bazar, et où les voisins du dessus jetaient aussi en douce leurs déchets et mégots. Pendant que ma mère préparait le dîner dans la cuisine, mon père et moi jouions aux échecs dans la cour quand, soudain, un "bang" résonna au loin et un mince filet de fumée noire s'éleva lentement : ça avait de nouveau pété à l'usine de pesticides. Mon père lâcha ses pions, se hissa sur le mur de la cour et se mit à scruter l'horizon.

— Papa, lui dis-je, laisse tomber, t'es pas à l'usine là.

— Je jette juste un œil.

— Ça pète à longueur d'année, c'est barbant à force.

— Oui mais aujourd'hui, y a du vent, faut faire gaffe. Il nous avait déjà prévenus, si des gaz toxiques venaient à s'échapper après l'explosion d'une usine, il fallait courir à contre-vent, car les gaz, eux, se déplacent toujours dans le sens du vent.

Je grimpai à mon tour sur le mur, les voisins regardaient déjà tous l'explosion, penchés à leur balcon. C'était l'heure d'après-midi, et tout le monde se demandait qui était en poste à ce moment-là. J'aperçus des lueurs vermeilles onduler par-delà le mur d'enceinte. Mon père pointa le doigt vers cette zone :

— Là-bas, c'est les ateliers, c'est pas aux entrepôts mais aux ateliers que ça a sauté. Il ajouta en fronçant les sourcils : S'il arrive quoi que ce soit, surtout, cours dans le sens contraire au vent.

Je répondis que j'étais au courant. J'avais déjà entendu cette phrase un paquet de fois mais n'avais jamais eu à courir une seule fois. C'est alors qu'on vit Ah San, le voisin du dessus, descendre l'escalier à toute berzingue :

— Eh ! Lu le Costaud ! s'écria-t-il en voyant mon père, ça craint (Lu le Costaud était le surnom de mon père), ça va péter !

— Où ça ? lui demanda mon père.

— C'est sur le point de toucher les cuves de chlore ! hurla-t-il comme un malade.

Lorsqu'il entendit ça, mon père ne pipa mot et sauta du muret en m'attrapant au passage. Il m'entraîna avec lui dans la cuisine où il éteignit la gazinière, puis, agrippant à son tour ma mère, il fonça sous l'abri à vélos, débloqua l'antivol de son grand Phoenix, et fila comme une tornade en direction du sud-est, ma mère sur le porte-bagages. Il remarqua alors que j'étais à la traîne. N'ayant pas la clé de mon antivol sur moi, je courais derrière eux, mes claquettes en plastique aux pieds.

— Pas de temps à perdre, suis-nous en courant ! me lança-t-il.

Les hurlements incessants d'Ah San avaient mis la cité des Pesticides en ébullition : les habitants se ruaient tous hors des bâtiments, le genre de scène que l'on ne voit que durant un tremblement de terre. Tout le monde criait :

— Y a une fuite de chlore, magnez-vous le cul !

Mon père pédalait comme un forcené tout en gueulant :

— À contre-vent ! Courez tous à contre-vent !

Je me trouvais derrière lui lorsque je vis la grand-mère de Li Xiaoyan surgir du bâtiment d'en face, couverte de bulles de savon. La vieille dame, sans doute surprise sous la douche, avait à peine eu le temps d'enfiler une culotte, elle avait la poitrine à l'air et ses seins, tels deux pauvres sacs en toile de jute pris dans une tempête, se balançaient à la vue de tous, assortis au visage paniqué de leur propriétaire : on se serait cru dans un rêve érotique complètement raté. La foule qui se carapatait n'avait nullement le temps d'apprécier ce spectacle ; moi, pour vous dire la vérité, aussi loin que je me souviene, c'étaient les premiers seins que je voyais ; bien qu'ils fussent en piteux état et superflus dans le paysage, je ne pouvais m'empêcher de leur jeter quelques coups d'œil. Du haut de son porte-bagages, ma mère me lança :

— Xiaolu, ça s'fait pas de reluquer les gens comme ça, joue pas les voyeurs !

Moi je me disais, vous n'avez vraiment que ça à faire, vous soucier de ma moralité dans un moment pareil ! Si du chlore s'était

échappé, je serais mort, et si j'étais mort sans avoir vu la moindre paire de seins, vraiment, ma vie n'aurait pas valu la peine d'être vécue ; en plus, ce n'étaient que des sacs en toile de jute !

Ce soir-là, nous nous fauflâmes tous les trois au travers d'une foule immense, fuyant le long de la nationale en direction des faubourgs. Mon père sur son vélo, ma mère sur le porte-bagages, et moi derrière, trotinant à petites foulées dans mes claquettes. J'avais des ampoules plein les pieds mais ils n'avaient même pas idée de s'arrêter. Une dizaine de camions de pompiers nous dépassèrent toutes sirènes hurlantes, suivis de voitures de police et d'ambulances. Une fois que ces véhicules disparurent, la route devint anormalement calme, on n'entendait plus que le cliquetis de la chaîne du vélo et le flip-flap des claquettes sur le bitume. Soudain, le ciel s'assombrit, seuls les nuages empourprés du couchant marquaient l'ouest d'une ligne rouge sang et les lampadaires s'allumèrent les uns après les autres. Bientôt, même le bruit des claquettes se tut : je les tenais à la main et courais pieds nus sur le bitume. Mon père arrêta alors son vélo :

— N'allons pas plus loin, si du chlore s'était propagé jusqu'ici, je parie que même le maire serait mort asphyxié.

On mangea un riz sauté dans une gargote de bord de route et mon père passa un coup de fil à l'usine où on l'informa que, l'explosion, c'était pas du chlore mais autre chose. Le fameux Ah San avait mis une sacrée pagaille avec sa rumeur, toujours égal à lui-même ce bâtard : une vraie saloperie. Ma mère qui gobait tout ce que disaient les dirigeants répétait qu'Ah San était vraiment un bon à rien, qu'il jetait constamment ses mégots de cigarette dans notre cour. Mon père maintenait qu'on ne pouvait pas en vouloir à Ah San, que c'était pas comme si, putain de merde, y avait jamais eu de fuite de chlore dans l'histoire.

Vieux sage de l'usine, mon père savait qu'en matière de fuite de chlore, il valait mieux être trop prudent que pas assez. Mais sa compassion envers Ah San n'avait pas permis à ce dernier d'éviter la condamnation, car la grand-mère de Li Xiaoyan était décédée. Comme elle avait exhibé ses sacs en toile de jute devant toute la cité ouvrière, la mère de Li Xiaoyan l'avait traitée de vieille effrontée et la petite mamie s'était jetée du cinquième étage. Ne sachant pas qui blâmer dans cette affaire, on

avait fait porter le chapeau à Ah San. La famille de Li Xiaoyan au complet était allée porter plainte au commissariat, sa mère, en larmes, soutenait que c'était la rumeur diffusée par Ah San qui avait conduit au décès de la vieille dame, et elle se cramponnait au policier en criant :

— Ce voyou d'Ah San doit le payer de sa vie, ma belle-mère ne peut pas être morte pour rien.

Ceux qui n'étaient pas au courant de l'affaire, à côté, croyaient qu'il s'agissait d'un viol. Elle avait tellement emmerdé les policiers qu'ils s'étaient rendus à l'usine de pesticides pour tenter d'y voir plus clair. La direction leur confirma que ce saboteur d'Ah San aurait dû être arrêté depuis longtemps. Puisque toute l'usine souhaitait le voir en prison, Ah San s'était lui aussi fait à l'idée d'aller vivre aux crochets de l'État, il voyait ça comme partir en voyage d'affaires. Quelque temps après, c'est en camp de rééducation par le travail qu'on l'envoya, son chef d'accusation : "trouble à l'ordre public".

Ma mère disait que le décès de la grand-mère de Li Xiaoyan était injuste, et que ce qui était arrivé à Ah San l'était encore plus. Moi aussi, en fait, je me considérais comme victime d'une injustice. Les premiers seins que je voyais de toute ma vie étaient des sacs en toile de jute, et en prime, parce que je les avais matés, leur propriétaire était allée se jeter du haut d'un immeuble. C'était du délire complet cette histoire, à vous en foutre les jetons. Moi, je ne sais pas pourquoi mais l'usine chimique elle me foutait aussi les jetons.

Cet été 1992, quand je reçus mes notes après l'examen d'entrée à l'université, je me pris une torgnole par mon père. Il me dit qu'avec de tels résultats on pouvait même pas devenir trafiquant de cigarettes. J'encaissai cette gifle le cou bien droit, et pensai, papa, c'est la dernière fois que tu lèves la main sur moi, après ça, *fnito*, je me laisserai plus faire. Il ne m'avait pas loupé, j'avais la moitié du visage tout enflée.

— Tu n'as plus qu'à attendre d'entrer à l'usine comme apprenti, ajouta-t-il.

Ce furent mes dernières vacances d'été, où n'ayant rien à faire je passais toutes mes journées à buller. J'ignore pourquoi mais

c'était comme si la météo s'était elle aussi braquée contre moi, il n'arrêtait pas de pleuvioter, pas moyen d'aller nager à la rivière, je finissais tout seul à la salle d'arcade à faire des parties de *Street Fighter*. Un jour, j'avais échangé toute la monnaie que j'avais en poche contre des jetons et je les avais tous utilisés, me retrouvant complètement à sec alors que mon long après-midi d'ennui, lui, était loin d'être terminé. J'avais alors chopé un écolier qui passait par là et lui avais piqué les 1,30 yuan qu'il avait sur lui. Le même avait pris ses jambes à son cou et au bout de cent mètres il s'était retourné pour me crier :

— Je vais dire à mon grand frère de venir te régler ton compte, fils de pute !

Tu vois un peu le genre, tous ces ados qui passent l'été à glander, ce sont de vraies bombes à retardement. Soit ça traîne en solo, soit ça agit en bande, les hormones en effervescence à cause de la chaleur et de l'ennui. Comme je n'avais pas du tout envie de m'attirer ce type de problème, je m'étais payé une glace avec l'argent extorqué et j'étais rentré chez moi.

En arrivant, je trouvai mon père assis dans le salon.

— T'étais où ? me demanda-t-il.

— Je révisais mes leçons, répondis-je machinalement.

Mon père tapota sur la table avec l'articulation de son index.

— Réfléchis un peu mieux avant de répondre.

Sa remarque me rappela que l'examen d'entrée à l'université était déjà passé, que j'avais vendu la totalité de mes manuels et fiches de révision au centre de recyclage, je me repris donc vite :

— Je regardais la télé chez un copain de classe.

Si je racontais des bobards comme ça, c'était par pure habitude. Chez nous, bien que l'on soit une famille de prolos, il y avait encore plus de règles que chez des putains de nobles : interdit de fumer, interdit d'aller à la salle de jeux, interdit de flirter, interdit de sécher les cours, interdit de jouer au billard, interdit de lire des livres hors programme scolaire, interdit de traîner dans les rues. Des interdictions qui ne s'appliquaient qu'à moi.

Mon père qui connaissait mon penchant pour les jeux vidéos allait souvent faire sa ronde à la salle d'arcade du coin. Comme le gérant était mon pote, dès qu'il le voyait rappliquer de loin, il poussait un sifflement et me lançait :

— Xiaolu, v'là ton père !

Je lâchais les manettes puis filais par la porte de derrière où m'attendait mon vélo. Je fonçais chez moi, ouvrais un bouquin et faisais semblant de bûcher. Mon père ignorait toutes ces combines.

Ce jour-là, il ne m'avait pas raconté de salades. De sa sacoche en similicuir, il avait sorti une feuille de papier comportant plusieurs rangées de cases et m'avait dit :

— Remplis ça.

C'était un formulaire d'embauche de l'usine. Une fois que j'en eus rempli toutes les sections, il sortit d'un tiroir ma photo de diplômé, et à l'aide d'un peu de riz la colla dans l'angle supérieur droit. Je lui demandai :

— Il vient d'où, papa, ce formulaire d'embauche ?

— De l'usine de saccharine.

— Tu n'es pas à l'usine de pesticides, toi ? Comment ça se fait qu'on m'envoie à l'usine de saccharine ?

Mon père hocha la tête. C'était une longue histoire qui remontait à l'époque où j'étais encore au collège. Mon père avait alors usé de ses relations pour faire entrer un de mes cousins comme apprenti ouvrier à l'usine de pesticides. Malheureusement, le gars avait fini par fricoter avec la mafia locale, et il s'était barré après avoir cassé la gueule à un chef d'atelier. Ce dernier, blessé, était venu demander des comptes chez nous : la tête entourée de gaze, le bras gauche dans le plâtre, et des traces de morsures aux oreilles. Mon père, que son état misérable laissait indifférent, lui avait dit :

— Se prendre des raclées c'est normal quand on est chef d'atelier, tu savais pas ?

Le chef d'atelier, en larmes, avait rétorqué :

— Lu Daquan, si un jour ton fils entre à l'usine de pesticides, je l'enverrai vider les latrines.

En tant qu'ingénieur, mon père avait le même statut que lui à l'usine, et il n'avait bien sûr pas pris ses menaces au sérieux. Toutefois, ce chef d'atelier avait ensuite été promu directeur adjoint de l'usine et s'occupait désormais du personnel et de la discipline. Mon père me dit alors que si j'allais bosser à l'usine de pesticides, il était fort probable que je finisse vraiment par

y ramasser la merde. Moi ça m'aurait pas dérangé plus que ça, mais pour mon père en revanche c'était la honte.

Bref, voilà comment mon cousin et mon père avaient comploté pour me barrer la voie censée me mener à l'usine de pesticides. Mais au fond ce n'était pas si grave, ça aurait été la cata de bosser au même endroit que mon père.

Je détestais l'usine de pesticides parce qu'il y avait constamment des explosions et aussi à cause de ses émissions de dioxyde de soufre. Si tu ne voulais pas avoir à sentir cette odeur d'œuf pourri, il te fallait alors prier pour que ça explose et qu'ils arrêtent la production. Si tu n'avais pas envie de te taper d'explosion, tu étais condamné à vivre *ad vitam aeternam* avec cette odeur d'œuf pourri. C'était ça, putain, la tristesse fondamentale de l'existence.

J'avais donc appris que ce n'était pas à l'usine de pesticides que j'allais mais à l'usine de saccharine. La saccharine c'est une chose toute mignonne, on en ajoutait toujours un peu sur le pop-corn quand j'étais gosse. Les pesticides c'est moins mignon, si on en avale, on crève, et ça sert à rien d'en rapporter chez soi en cachette. J'interrogeai mon père :

— La saccharine, c'est juste pour le pop-corn ?

— N'importe quoi ! m'avait répondu mon père, la saccharine c'est une matière première de haute importance dans l'industrie chimique, dans le jargon, on appelle ça un additif alimentaire, mis à part le pop-corn, on en trouve aussi dans les gâteaux, les bonbons et les glaces, son champ d'utilisation est très vaste. L'usine de saccharine fait de beaux bénéfices, si ce n'était qu'une affaire de pop-corn, ça ferait longtemps que la moitié des ouvriers seraient morts de faim. Il ajouta : Ça te sert à rien de savoir tout ça, tu ne seras pas au pôle développement produit, contente-toi d'être un bon apprenti.

J'eus le cafard en entendant cela, pas le fait de devenir apprenti, mais cette histoire de saccharine. Être un ouvrier qui produit de la saccharine n'a vraiment rien de romantique, même pas une petite touche de mystère, et pour attirer les filles alors, n'en parlons pas, ça manque carrément de sex-appeal. Avant, quand je traînais avec mon cousin plus âgé que moi, j'avais vu comment lui et sa bande s'y prenaient pour draguer les meufs : ils retroussaient leurs manches pour montrer les tatouages qu'ils avaient sur les

bras, et ils leur disaient qu'ils étaient dans la marine marchande, ils étaient impressionnants ! Et moi ? Ne me dites pas qu'à l'avenir j'en serai réduit à dire aux filles "Je fabrique de la saccharine" ?

J'en fis part à mon père :

— J'ai pas envie d'aller à l'usine de saccharine, c'est nul.

— Qu'est-ce que tu veux faire alors ?

— Je préférerais devenir vendeur.

— Vendeur, c'est pas nul ?

— Si, c'est aussi nul.

— Eh ben toi, quelle ambition !

Mon père tenait à ce que ce soit bien clair pour moi : l'usine, c'était pas un camp de travail, le recrutement s'y faisait sur la base des résultats scolaires. Vu mes notes, je n'avais aucune chance de devenir ni apprenti ouvrier ni vendeur et donc, ce formulaire d'embauche pourri il avait dû l'échanger contre une cartouche de cigarettes Zhonghua. Il avait ajouté, un vendeur ça travaille debout toute sa vie, alors qu'un ouvrier, quand le boulot lui pèse, il peut trouver un coin où s'asseoir, s'accroupir, ou s'allonger, c'est l'avantage d'être ouvrier.

En fait, mon père ne comprenait pas où je voulais en venir. Même si être vendeur c'est nul, au moins, debout derrière ton comptoir, tu as le loisir d'observer une faune bigarrée de clients, ce qui est toujours mieux que passer ses journées face à un tas de machines. J'ai une manie depuis tout gamin, j'adore épier les gens du coin de l'œil, ça m'amuse, si c'est des machines que je reluque comme ça, j'aurai l'air d'un barjot.

À l'époque, j'avais une tante comptable au Grand Magasin du Peuple, et elle avait sérieusement songé à m'y trouver une place. Mais finalement le Grand Magasin du Peuple avait fait une annonce : après deux années d'inflation, la marchandise avait du mal à s'écouler, et si les clients venaient pour consommer, ils voulaient aussi voir de jolies filles, donc, cette année-là parmi les jeunes diplômés embauchés au Grand Magasin du Peuple il n'y aurait que des jolies filles. Mon premier idéal post-lycée, devenir vendeur, venait de partir en fumée. Le client est roi, et si le roi voulait voir de jolies filles, j'y pouvais rien moi.

En 1992, motivé par l'idée d'aller suivre des études gratuites à l'Upic, j'avais fini apprenti à l'usine de saccharine. À ce

moment-là, mes camarades de lycée s'étaient déjà éparpillés dans tous les pans de la société : certains bossaient à l'usine de savons, d'autres à l'usine d'allumettes, d'autres encore dans des grands magasins, un large éventail de métiers dont le seul point commun était d'être des boulots physiques, on n'y dépensait pas nos neurones mais nos calories.

Avant que j'entre à l'usine, mon père m'avait présenté de façon détaillée les différentes spécialités que l'on trouve à l'usine de l'industrie chimique.

Il m'avait dit, ne va pas croire que tous les apprentis sont logés à la même enseigne, le plus important à l'usine c'est de tomber dans une bonne spécialité, et pour cela, il faut connaître les bonnes personnes et offrir cigarettes et cartes-cadeaux. Je lui demandai ce qu'il entendait par "bonne spécialité". Il m'expliqua qu'être manœuvre à l'atelier de production était une mauvaise spécialité, que ces gens-là se tapaient les trois-huit, alternant entre quart du matin, quart de l'après-midi et quart de nuit, qu'ils menaient une vraie vie de dingo, l'horloge biologique toute détraquée. Ça, c'était une mauvaise spécialité mais bien sûr il y en avait des pires, comme manutentionnaire ou agent d'entretien, mais puisque j'étais diplômé de lycée, l'État n'irait pas jusqu'à gaspiller un talent en m'envoyant coltiner des briques ou récurer les chiottes.

À l'opposé, il y avait les bonnes spécialités du genre électricien, ajusteur mécanicien, plombier, policier de l'usine, électricien d'astreinte, responsable de station de pompage. Ceux-là d'ordinaire bossaient de jour, soit ils effectuaient des réparations, soit ils patrouillaient dans l'usine, soit ils restaient assis à regarder les mouches voler. Pas de quotas de production, pas de changement de quart drastique, c'était l'élite de la classe ouvrière.

Mon père insistait, une bonne spécialité c'est l'essentiel. Regarde l'ajusteur par exemple, en plus de réparer les pompes hydrauliques de l'usine, après le boulot il peut aller installer un point cycle dans la rue et se gagner son riz de la journée en réparant des vélos et en gonflant des pneus. Si tu prends l'électricien ou le plombier, ils peuvent aller effectuer des petits travaux à droite à gauche et se faire quatre sous en plus. C'étaient toutes des spécialités techniques et on les appelait les TS ou techniciens supérieurs.

Je me disais que TS, à l'oreille ça ressemblait un peu à TDS – travailleuse du sexe.

Mon père poursuivait son raisonnement en disant, si jamais tu n'arrives pas à intégrer l'Upic, devenir technicien supérieur c'est pas mal non plus, le salaire d'un ajusteur de niveau 8 est comparable à celui d'un ingénieur senior ou d'un enseignant-chercheur. Présenté comme ça, je commençais à voir la différence entre un TS et une TDS. Le technicien supérieur bénéficie du régime d'assurance-emploi, la TDS non, et elle est loin de jouir du même prestige qu'un enseignant-chercheur. Je lui demandai :

— Et comment on fait pour devenir ajusteur de niveau 8 ?

— Il faut avoir au moins trente ans de boîte, être capable de réparer n'importe quelle machine, et comprendre l'anglais.

— Papa, et si je changeais plutôt pour électricien, électricien de niveau 8 ?

Mon père réfléchit un moment avant de répondre :

— Je n'ai encore jamais croisé un électricien de niveau 8.

Après ça, je n'avais plus jamais revoulu discuter de ce sujet des spécialités avec lui.

C'était bientôt la fin de l'été, je ne me rappelle plus quel jour on était exactement mais un typhon, ses averses éparses sous le bras, traversait Daicheng. Les feuilles qu'il arrachait aux platanes venaient se coller délicatement sur la route. J'avais pédalé une demi-heure sur la nationale qui contourne l'est de la ville, puis je m'étais engagé sur le chemin en pierre qui longeait la rivière jusqu'à l'usine de saccharine. Les rues étaient désertes, on aurait dit que j'étais le seul au monde à devoir me rendre quelque part. Le bruit du vent qui me sifflait aux oreilles se trouva bientôt recouvert par un énorme mugissement : c'était la chaufferie de l'usine de saccharine qui lâchait sa vapeur. J'aperçus les deux battants d'un grand portail grillagé, avec, sur le côté, une petite entrée réservée aux vélos. Sur une planche délavée, accrochée à un pilier en ciment, on pouvait lire : 戴城糖精厂, usine de saccharine de Daicheng.

Longtemps après, j'ai emmené Zhang Xiaoyin voir mon usine chimique. On avait pris un taxi, et suivi la nationale à l'est de

la ville. Au moment de tourner, en arrivant à la rivière, j'avais demandé au chauffeur de s'arrêter et j'avais dit à Zhang Xiaoyin :

— Viens, on fait le reste à pied !

Je rêve souvent de cette rivière, cette large rivière sur laquelle voguent tous ces cargos chargés de produits chimiques. Le ronflement de leurs moteurs rappelle la scène d'ouverture d'un concert de rock, un son dont on se lasse à la longue. Dans mes rêves, aucun bruit de moteur, juste des cargos qui se déplacent en silence.

Si tu ne sais pas où se trouve l'usine chimique, il te suffit de marcher tout droit le long de la rivière, sur une route où ne peuvent se croiser que deux camions. Au bout d'un moment, tu arrives à l'endroit où la rivière bifurque, une embouchure en forme de T qu'un pont construit il y a une cinquantaine d'années enjambe maladroitement. Après avoir traversé le pont, tu apercevras une cheminée géante au loin, le mémorial anonyme de l'usine chimique. Parfois, elle émet une fumée noirâtre qui donne au ciel un aspect dévasté, d'autres fois elle est toute calme et, de façon solennelle, elle pointe vers les nuages qui flottent au-dessus d'elle.

Le jour où j'y suis allé avec Zhang Xiaoyin, c'était le week-end, et l'usine était fermée, sans quoi, on aurait vu des tas de gens en uniforme aller et venir, tous des ouvriers de l'industrie chimique.

— Qu'est-ce qu'elle a de si beau cette usine en ruine ? me lança Zhang Xiaoyin.

Je lui répondis que ce n'était absolument pas une ruine mais la célèbre entreprise d'État de Daicheng, qu'elle comptait plus de deux mille ouvriers et qu'on y produisait de la saccharine, du formaldéhyde, des engrais et de la colle. Si elle venait à fermer, la société se retrouverait avec deux mille chômeurs de plus sur les bras, s'ils décidaient d'aller vendre des cigarettes à la sauvette, c'est l'ensemble des avenues qui seraient bouchées, s'ils décidaient d'aller vendre des fruits de mer, c'est les marchés aux fruits de mer de tout Daicheng qui seraient perturbés, et s'ils décidaient de ne rien faire, il te faudrait leur préparer plus de cinq cents tables à mah-jong dans les rues. Et ce, sans compter les ouvriers à la retraite qui sont déjà en train d'y jouer, au mah-jong.

Je racontai à Zhang Xiaoyin qu'avant, l'usine de saccharine réalisait d'excellents bénéfices, et qu'à l'occasion du Nouvel An,

on nous distribuait toutes sortes de cadeaux typiques de cette période de fête. Parfois c'était du poisson, de beaux spécimens de plus de soixante centimètres que les ouvriers accrochaient au guidon de leur vélo avant de quitter l'usine en chahutant. Sur le chemin du retour de l'usine se formait une procession de deux mille vélos auxquels était suspendu un poisson, une scène tout à fait spectaculaire ! En les voyant passer, les travailleurs des unités voisines s'exclamaient :

— Oh là là, elle en fait de beaux bénéfices l'usine de saccharine pour vous offrir de si gros poissons !

C'est petit, Daicheng, et la nouvelle du poisson avait vite fait le tour de la ville. Les gens de l'usine rentraient chez eux tout fiers, leur poisson à la main, moi inclus. Ma mère découpait le poisson et le cuisinait : à la vapeur, sauté, grillé et frit, il y en avait pour tous les goûts. Les voisins ne tarissaient pas d'éloges à mon égard :

— Ça marche bien dis donc pour l'usine de Xiaolu, ils leur ont offert du poisson ! Il ira loin ce petit. Ma mère était fière elle aussi.

Zhang Xiaoyin et moi on bavardait sur le pont lorsqu'elle me demanda :

— Tu n'as pas envie d'aller jeter un œil à l'intérieur ?

Je lui dis que je ne pouvais pas entrer car le vieux gardien de l'époque était mort et son remplaçant ne me connaissait pas. Donc je n'allais pas entrer. La route n'avait pas changé, hormis la vieille maison de thé voisine qui avait disparu pour laisser la place au service d'approvisionnement et de distribution de l'usine chimique. Pour le reste, rien n'avait changé, seuls les camphriers qui bordaient la route s'étaient joliment étoffés. En automne, cette zone se couvre de fleurs sauvages de couleur jaune, elles n'ont pas de nom, mais il y en a tellement qu'au premier regard c'est d'une beauté saisissante. Je levai les yeux et aperçus les couches de tuyaux qui se croisaient au-dessus de ma tête et traversaient la route jusqu'à la station de pompage au bord de la rivière. Ça aussi c'était comme avant. Debout sur la route, je regardais en direction de l'usine, je n'en voyais que l'imposante chaufferie qui se dressait près du mur d'enceinte, les autres ateliers étaient dissimulés plus en arrière.

Je racontai à Zhang Xiaoyin que ça avait été mon endroit de douceur et de pourriture, comme un fruit trop mûr qui pend tout seul sur une branche. Il y a une histoire comme ça qui parle d'un fruit pendu à une branche qui attend que les oiseaux viennent le picorer, tu sais ce qui arrive ensuite ? Dommage, mais ça n'intéressait pas du tout Zhang Xiaoyin. Depuis le pont, elle observait l'embouchure de la rivière en forme de T et l'incessant va-et-vient de navires. Juste en dessous de nous, on vit se croiser deux gros remorqueurs tractant chacun une dizaine de barges, ce qui était drôlement plus ardu que si ça avait été deux camions de vingt tonnes, c'était comme regarder une vieille dame traverser la rue. Les capitaines chargés de l'opération gueulaient tout en effectuant leur manœuvre et les barges qu'ils remorquaient franchissaient lentement l'embouchure de la rivière.

On assistait parfois à des collisions de navires. Des deux côtés ça criait :

— Attention ! On va se rentrer dedans ! On va se rentrer dedans ! N'approchez pas davantage ! On va vraiment se rentrer dedans !

Puis un bruit sourd se propageait : c'était la collision. Grâce aux pneus en caoutchouc attachés le long de leurs coques, le choc ne faisait pas de dégâts mais les matelots des deux embarcations s'insultaient quand même à qui mieux mieux. Si on avait un peu de chance, ça débouchait même sur une bagarre et les coups de perche partaient dans tous les sens. Chaque fois que ça arrivait, les ouvriers de l'usine chimique arrêtaient de bosser et venaient sur le pont regarder la baston. Ils poussaient des cris d'encouragement et balançaient leurs mégots incandescents sur les navires. Ce qui n'était pas très sympa car les matelots étaient tous pieds nus.

Je dis à Zhang Xiaoyin que j'adorais me tenir sur le pont et regarder les bateaux, sentir la brise, une cigarette aux lèvres, mais que je ne jetais jamais mes mégots n'importe où. Ces navires transportaient des matières premières de l'industrie chimique, si le mégot venait à tomber pile dans la fente d'une citerne, et si dans cette citerne, il y avait justement un produit du genre méthanol, le navire exploserait dans les airs, et moi avec, ne laissant retomber de moi qu'une mèche de cheveux et une moitié

de godasse. Ce serait un acte classique de sabotage de la production, dans lequel, en plus de clamser, on laissait derrière soi une terrible réputation.

— La probabilité qu’une telle chose arrive est très faible, me dit Zhang Xiaoyin.

Je lui dis que toute chose avait sa probabilité : tomber enceinte, prendre le mauvais médicament ou glisser sur une peau de banane. Tout le monde va mourir, c’est un fait, mais de quelle manière, ça, ça relève aussi de la probabilité. Comme moi qui suis là à fumer sur le pont et qui pourrais finir tué dans une explosion, la probabilité d’un tel événement est bien sûr très faible, mais ça ne veut pas dire que ça ne peut pas arriver. Ma rencontre avec Zhang Xiaoyin par exemple, c’était aussi un événement à faible probabilité. J’aimais Zhang Xiaoyin, c’est pourquoi j’aimais aussi cette probabilité qui nous avait fait nous rencontrer, mais je n’aimais pas l’idée d’exploser dans les airs, c’était comme ça depuis que j’étais tout jeune.

Dans la vie, on a tous des moments d’ahurissement. En général, plus le moment est important, plus on a tendance à se comporter comme un demeuré. Quand on y repense après coup, on a l’impression d’avoir rêvé.

En 1992, je me tenais l’air ahuri devant la porte de l’usine, un peu comme dans un rêve, le gardien, qui est décédé depuis, me regardait fixement. Avant que je démissionne, on lui avait diagnostiqué un cancer du poumon. Une fois, il avait craché une mare de sang devant l’entrée de l’usine, on l’avait conduit à l’hosto et il n’en était jamais revenu. En 1992, il était encore bien vivant et en pleine forme :

— On vient apprendre le business ? me demanda-t-il, la cigarette au bec.

Je ne savais pas ce qu’“apprendre le business” voulait dire. Il m’expliqua que les ouvriers ça “fait du business” et les apprentis ça “apprend le business”. Je lui demandai :

— Comment vous savez que c’est pour apprendre le business que je viens ?

Le gardien me dit qu’il était à ce poste depuis trente ans, s’il n’avait pas un peu de flair après ça, il aurait vraiment vécu pour

rien. Je pensai, toi mon pauvre vieux, trente ans les yeux rivés sur un portail, c'est pas avoir vécu pour rien ça ?

Planté devant l'entrée de l'usine, je regardais les ouvriers entrer et sortir. Ils portaient tous un uniforme à la couleur étrange, on aurait dit du bleu et à la fois du vert, c'était peut-être un bleu-vert. En les voyant, j'ai presque eu peur d'être daltonien, ou du moins déficient visuel pour les couleurs. Si j'étais vraiment daltonien, plus moyen d'entrer à l'usine, je n'aurais plus qu'à aller vendre des clopes dans la rue... Je me disais que, dans pas longtemps, moi aussi je porterais cet uniforme et je me baladerais dans l'usine, que j'y mangerais, trimerais, chierais, et ça me rendait un peu nerveux. Quand j'étais au lycée, je suivais le mouvement et allais participer à des rixes contre des bandes rivales, on foutait un bordel monstre, on gueulait, flanquait des marrons, balançait des briques, on n'avait peur de rien ni de personne, on se sentait invincibles. Là, bizarrement, devant l'entrée de l'usine, je sais pas pourquoi mais j'étais terrifié. Je trouvais seulement que, mes calories, au lieu d'en faire profiter les filles ou mes adversaires dans les bagarres, j'allais devoir les utiliser pour fabriquer de la saccharine, et ça provoquait chez moi une tristesse à la *Thelma et Louise*.

Je demandai au vieux schnock de gardien où se trouvait le département du travail, là où je devais aller m'inscrire. Il m'indiqua le bâtiment administratif juste en face de l'entrée, devant lequel il y avait un parterre de fleurs avec un cèdre à moitié mort, les branches complètement nues comme un reste de poisson en sauce. Il me dit, c'est au deuxième étage.

Je garai ma bicyclette sous l'abri à vélos, et montai au deuxième. Le couloir du bâtiment était sombre et placardé d'affiches du genre "Une production sûre pour aller de l'avant". Le département du travail était tout calme, il n'y avait qu'une seule employée assise à son bureau. Lorsqu'elle me vit passer la tête par la porte, elle me lança :

— Tu es apprenti ? Viens remplir ton dossier.

Une fois entré, je remarquai que la bouche de cette jeune fille marquait une petite moue. Elle était plutôt pas mal, un nez pointu, des sourcils fins, mais allez savoir pourquoi elle faisait toujours la moue. Je me rendis compte ensuite que c'était

naturel chez elle et trouvai ça plutôt mignon. Moue Boudeuse me demanda :

— Comment tu t'appelles ?

— Lu Xiaolu, répondis-je, *lu* comme dans *malu*, la route, et *xiao* qui veut dire petit.

D'une pile de formulaires, elle me sortit le mien en disant :

— Oh ! Lu Xiaolu, c'est marrant comme nom !

— Appelle-moi juste Xiaolu.

Une fois que j'eus terminé de remplir mon formulaire d'inscription, Moue Boudeuse me dit sur un ton grave :

— Lu Xiaolu, maintenant passe dans la salle de réunion à côté pour la formation en sécurité.

— La formation en sécurité ? C'est quoi ce truc ?

— C'est une séance d'éducation à la sécurité que l'on vous fait suivre, répondit Moue Boudeuse. Quand on travaille à l'usine il n'y a rien de plus important que la sécurité. C'est compris ?

— Oui.

Dans la salle de réunion, ils étaient déjà une dizaine assis, puis d'autres arrivèrent les uns après les autres, tous des apprentis. Parmi eux, j'eus la surprise de reconnaître un camarade de lycée, le délégué de notre cours de chimie. Qu'un délégué de cours de chimie entre à l'usine chimique ça semblait couler de source. Je n'avais pas encore eu le temps de le chambrer, qu'un mec d'âge moyen, les cheveux en broussaille et des lunettes en cul de bouteille sur le nez, passa la porte. Il se présenta comme étant cadre du département de la sécurité.

Avant mon entrée à l'usine, mon père m'avait donné quelques recommandations basiques en matière de sécurité, comme ne jamais fumer dans la zone de production, éviter de traîner sous les tuyaux, ou prendre ses jambes à son cou au moindre bruit d'explosion. Si on avait affaire à un mec en train de s'électrocuter, ne pas essayer de le décrocher avec les mains (s'aider d'un bâton). Sa consigne préférée était de me recommander de courir à contre-vent, il me l'avait rabâché une centaine de fois. La fois de l'explosion à l'usine de pesticides, j'avais enfin eu l'occasion de m'entraîner en conditions réelles. Les infos prodiguées par le cadre du département de la sécurité rejoignaient celles de mon

père : une longue suite d'exemples qui n'en finissait pas. Écouter ses "ne pas faire ceci", "ne pas faire cela", me donnait envie de pioncer. Il annonça ensuite qu'il allait nous emmener visiter l'exposition sur l'éducation à la sécurité. Avec tous les autres apprentis, on s'était levés en foutant un sacré chambard et on monta au troisième étage où il nous fit entrer dans une salle plongée dans l'obscurité. Lorsqu'il alluma la lumière, le spectacle qui s'étalait sous nos yeux me tira aussi sec de ma somnolence, j'étais à cent vingt pour cent rechargé pour l'écouter.

La salle était tapissée de photos d'accidents de toutes sortes : des corps humains en morceaux ou à moitié cuits, des morts brûlés, des morts par chute, des morts électrocutés ; il y avait des mains auxquelles il manquait une moitié, des jambes entièrement pelées, et des visages arrosés d'acide sulfurique qui ressemblaient à des boulettes de viande en sauce. On n'aurait pas dit une exposition d'éducation à la sécurité mais plutôt une foire internationale de la torture. Ce qui me parut le plus intéressant, c'était une photographie sur laquelle il n'y avait rien. J'interrogeai le cadre du département de la sécurité :

— Et là, c'est quoi ?

— Un mort par explosion, me répondit-il sur un ton grave.

— Et il est où ?

— Désintégré.

Je regardais attentivement la photo, me demandant quelle pouvait en être la portée éducative, étant donné qu'on n'y voyait qu'un tas de débris de briques et de terre, cela ne laissait pas non plus grande place à l'imagination. Après m'avoir observé un moment, le cadre du département de sécurité me lança :

— Elle a l'air de bien te plaire celle-là, hein ?

— Ouais, on dirait un peu de l'art abstrait.

Les bras croisés, le cadre du département de la sécurité resta admirer cette photo avec moi.

— À ton avis, quelle doit être la meilleure façon de mourir ? me demanda-t-il soudain.

Stupéfait, je me mis à bégayer et n'arrivai plus à sortir un mot. Il me dit que la mort par explosion était la plus heureuse des morts, que quand on meurt dans une explosion, un "bang" et tout est fini, on ne sent rien. Mourir déchiqueté, c'est sans douleur, on peut

le dire. Mourir électrocuté c'est vraiment pas de chance, en particulier avec l'alimentation industrielle de 380 volts, au moment où elle se prend la décharge, la personne a l'esprit lucide, il lui est juste impossible de lâcher le câble électrique. À ce moment-là, elle sait qu'elle va mourir, puis, lentement, elle meurt pour de bon. Le courant provoque des contractions nerveuses involontaires et son corps prend toutes sortes de postures, comme celle d'un acrobate faisant le pont qui étire sa tête jusqu'à la faire sortir au niveau de son entrejambe. Pour quelqu'un qui est sur le point de mourir, il n'y a pas plus terrible comme souffrance. Avoir la main écrasée, c'est le type de douleur qui se grave pour toujours au plus profond de notre cerveau, chaque fois qu'on pose les yeux sur sa main estropiée, on en a la chair de poule. Pour ce qui est de se prendre de l'acide sulfurique sur le visage, on vit un tel supplice qu'on préférerait crever tout de suite.

Écouter tout ça me fit froid dans le dos mais il me réconforta en disant :

— Tant que tu travailles en respectant le règlement, il ne t'arrivera rien. Sur dix personnes qui ont des accidents, t'en as huit ou neuf qui ont enfreint le règlement intérieur.

De tout ce qu'on avait entendu jusqu'ici, enfin des paroles qui possédaient une légère portée éducative. Il ajouta toutefois :

— On n'est jamais complètement à l'abri, comme on dit, "Feu aux portes de la ville, désastre pour le poisson dans la mer". Il y en a qui enfreignent le règlement, s'en sortent, mais font exploser le gars d'à côté.

Cette séance d'éducation à la sécurité m'avait profondément marqué. Par la suite, quand j'ai commencé à bosser comme apprenti, mon contremaître a dit que j'étais une vraie chotchotte qui avait peur de tout. J'ai alors parlé de l'expo photo aux ouvriers qui se sont tous moqués de moi :

— Faut pas faire attention à lui, ce type de la sécurité est un détraqué, on le surnomme Dao Bi³.

Je leur demandai ce que "Dao Bi" voulait dire, et ils me répondirent que ça avait le sens de gros bâtard sans avenir, et que si je continuais à déconner comme je le faisais, je me gagnerais le surnom de "mini-Dao Bi". Après avoir entendu cela, je fis tout pour me sortir cette histoire d'expo de la tête, mais j'avais du mal

à l'oublier. Elle continua à me hanter de façon tenace, jusqu'à ce que je voie de vrais morts, de vraies mains et pieds coupés, et que peu à peu je devienne aussi dur à cuire que les contremaîtres.

À l'époque, j'avais demandé à Dao Bi d'où venaient les photos de l'exposition. Il me répondit qu'il ignorait quelle autorité supérieure les avait compilées puis envoyées à toutes les entreprises des secteurs industriel et minier. "Leçons du passé, guides du futur" comme on dit (Dao Bi était un as du proverbe, aucun doute là-dessus, en plus c'étaient toujours des proverbes en vers). Moi, je n'avais aucune envie de finir en "leçon du passé" sur une photo toute plate accrochée au mur d'une salle d'expo toute sombre visitée par des apprentis ouvriers.

— Y a un droit à l'image sur ces trucs ? demandai-je à Dao Bi.

— Je m'occupe de la formation en sécurité, me dit-il, pas de la formation juridique.

Dao Bi m'avait ensuite rassuré en me parlant de probabilités. Il me dit qu'il n'y avait vraiment pas de quoi s'inquiéter, que depuis que cette usine avait démarré son activité, les accidents du travail y avaient été moins fréquents que dans les entreprises américaines. Seuls deux électriciens n'étaient plus de ce monde, et c'était une affaire qui remontait déjà à dix ans. Des jeunes comme nous, diplômés de lycées ordinaires, sans compétence professionnelle particulière, n'étions pas qualifiés pour devenir électriciens, on pouvait juste aller bosser comme manœuvre, et un manœuvre ça ne mourait pas électrocuté, en général ça finissait plutôt tué dans une explosion. Jusqu'à présent, personne, à l'usine, n'avait encore perdu la vie dans une explosion, il y avait juste eu un gars qui s'était explosé une oreille, preuve que la probabilité de décès d'un manœuvre était relativement faible.

Dao Bi avait ajouté que parmi les ouvriers de cette usine, trois étaient morts dans la rue fauchés par une voiture et plus d'une centaine des suites d'un cancer. En termes de probabilités, l'usine chimique représentait donc moins de danger que le trafic routier, et elle était loin derrière le risque de développer un cancer. Même si tu ne venais pas bosser ici, tu pouvais te faire renverser par un chauffard ou choper un cancer.

Une fois son speech terminé, il me tapota l'épaule et me demanda :

— Tu sais ce que sont les probabilités ?

— Oui, répondis-je, c'est faire des divisions.

— Exact, contente-toi de rester au niveau du dénominateur, ne passe pas côté numérateur, et tout ira bien, ajouta Dao Bi.

C'est ainsi qu'avait pris fin la formation en sécurité. Dao Bi avait remis à chacun d'entre nous un truc qui ressemblait à un certificat, frappé d'un coup de tampon bleu. J'ignorais à quoi ça allait nous servir, est-ce que le fait de l'avoir sur nous nous permettrait d'éviter les accidents, comme le Petit Livre rouge dans le temps ? Dao Bi avait répondu que non, ce certificat était la preuve qu'on avait suivi la formation en sécurité, et si à l'avenir, un accident venait à se produire, qu'on meure ou qu'on finisse estropié, on ne pourrait s'en prendre qu'à nous-mêmes, ce cher Dao Bi n'y serait pour rien. Après nous avoir remis les certificats, il fit mine de sourire puis s'éclipsa tout joyeux.

Après le départ de Dao Bi, Moue Boudeuse nous dit de venir nous présenter au département du travail le lendemain matin à 8 heures précises, qu'on nous assignerait alors nos spécialités. Puis elle nous libéra. Lorsque je quittai l'usine chimique, les ouvriers n'avaient pas encore fini leur journée. Dehors, le typhon était toujours aussi déchaîné mais il ne pleuvait plus. On passait la porte de l'usine quand le délégué de mon cours de chimie me dit soudain :

— Lu Xiaolu, je crois que je vais plutôt aller travailler comme vendeur.

Bien des années plus tard, je me tenais sur le pont qui jouxte l'usine, me rappelant la première fois où je m'étais retrouvé là, après avoir dit au revoir au délégué de mon cours de chimie. Je ne l'avais jamais revu, j'avais appris qu'il n'était pas devenu simple vendeur mais qu'il bossait dans le service approvisionnement et distribution d'une usine de machines agricoles.

Cette première fois sur le pont, j'avais le cœur lourd. Le délégué de mon cours de chimie allait réaliser mon dernier souhait en allant bosser dans la vente. Bien sûr, parler de "dernier souhait" évoque un vœu que l'on exprime sur son lit de mort. À ce moment-là, c'était comme si j'étais déjà mort dans ma tête. Je me disais que je n'avais vraiment nulle part où aller, je pouvais juste aller à l'usine chimique fabriquer de la saccharine, ou

comme mon père le planifiait pour moi, devenir ajusteur ou électricien. J'avais arrêté mon vélo et m'étais approché de la balustrade. Comme je le referais des années plus tard, je m'étais étiré de tout mon long et penché à quatre-vingt-dix degrés, jusqu'à ce que mon visage se retrouve face à l'eau trouble de la rivière. En un instant, l'eau de la rivière avait bouché tout mon horizon.

II

LE ROI DES POMPES À EAU

Mon père disait qu'à l'usine, il fallait en chier pour creuser son trou (un dicton assez vulgaire) et bien entendu il fallait aussi apprendre à se protéger. En cas d'explosion, surtout, ne pas s'en faire pour les biens de l'État, et détalier en direction contraire au vent jusqu'à en avoir des crampes plein les jambes. À part ça, je devrais travailler dur, trimer comme un âne, sans quoi mon idéal d'université professionnelle partirait en fumée. Je dis :

— Papa, tu as été ingénieur toute ta vie, t'en as bavé que dalle. T'as pas le droit d'être aussi exigeant avec moi.

— Qu'est-ce que t'en sais ? dit mon père, pendant la Révolution culturelle, j'ai été manutentionnaire et j'ai passé trois années entières à déplacer des barils de matières premières.

— Ah bon ? Tu ne m'avais jamais parlé de ça.

— Ton père a connu une période d'infortune à l'époque, intervint ma mère. En plus, il ne pouvait pas en parler, sinon, l'usine l'aurait envoyé en camp de rééducation par le travail.

Je dis :

— Tu peux me le raconter maintenant. Si l'usine ose t'envoyer en camp de travail, j'irai buter le directeur.

Mon paternel avait vraiment coltiné des barils de matières premières. En 1971, avant ma naissance, mon père, qui était jeune technicien, était allé au cinéma avec ma mère. Il avait soudain aperçu, assis juste devant eux, le directeur de son usine avec une employée de bureau. J'ai entendu dire qu'à l'époque les relations entre les deux sexes se passaient beaucoup dans les salles de ciné, l'obscurité du lieu se prêtait aux rencontres secrètes, il y avait même des gars qui se masturbaient en regardant *Le Détachement*

féminin rouge. Manque de bol, le directeur de l'usine s'était retourné et avait vu mon père, lequel, sans piper mot, avait vite entraîné ma mère vers la sortie. L'histoire en était restée là, mon père et le directeur de l'usine faisaient comme si elle n'avait jamais existé, les deux parties gardaient le secret comme deux amis liés par un accord tacite. Deux semaines plus tard, mon père était allé chercher des matériaux à l'entrepôt. L'entrepôt de l'usine de pesticides était immense, mon père en avait profité pour faire un tour à l'intérieur, quand soudain il avait entendu du bruit. Pensant que c'était un rat, il était allé voir de plus près. Il avait d'abord vu deux paires de chaussures, puis une jupe, puis un soutien-gorge accroché sur un tas de cornières. Finalement, il était tombé sur le directeur de l'usine et son employée. Mon père, debout entre eux et une pile de vêtements, avait eu l'impression de rêver. Si tu n'as aucune envie de surprendre un adultère et que ça t'arrive deux fois de suite, ça produit chez toi une sensation proche de l'hallucination, tu te crois en plein rêve érotique. Malheureusement, le rêve érotique s'était transformé en cauchemar, mon père avait été transféré aux ateliers pour y déplacer des barils de matières premières, des barils de soixante kilos qu'il fallait faire rouler d'un bout à l'autre de l'atelier. À raison de cent par jour, il avait failli y laisser ses reins.

— N'en dis pas plus, lui dis-je, je vais dès aujourd'hui trouver quelqu'un pour aller démonter la gueule au directeur de l'usine.

— C'est une affaire qui date, répondit ma mère, ce directeur a ensuite été arrêté.

Mon père ajouta que si à ce moment-là il n'avait pas subi cette humiliation sans broncher, le directeur de l'usine l'aurait sûrement envoyé en camp de rééducation sur la base d'une accusation bidon. Dans l'temps, si un directeur d'usine voulait pourrir la vie à un petit technicien, c'était simple comme bonjour, il lui suffisait de placer quelques lingots d'acier dans son tiroir et de l'accuser de vol ou, plus grave, de le condamner pour sabotage de la production. La rééducation par le travail était considérée comme une peine légère, ça pouvait être direct le camp de réforme par le travail. Mon père n'avait pas ouvert la bouche pendant trois ans. Quand quelqu'un lui demandait en quoi il avait offensé le directeur de l'usine, il faisait le débile qui ne se

rappelait pas, seul moyen pour lui d'échapper au pire. Puis un jour, le soleil avait enfin dissipé les nuages, le directeur de l'usine, dénoncé par les masses, avait été emprisonné. Mon père avait poussé un grand soupir de soulagement, plus besoin de jouer au débile, il pouvait enfin redevenir une personne normale.

Je dis :

— Papa, t'es impressionnant, pendant que tu déplaçais tous ces barils, tu m'as aussi conçu moi, tu n'as pas chômé !

En entendant ça, ma mère me flanqua une calotte derrière la tête.

Mon père lui lança sur un ton de reproche :

— Cette année-là, si tu ne m'avais pas cassé les pieds pour aller au cinéma, est-ce qu'on serait tombé sur le directeur ?

— C'est toi, l'imbécile, rétorqua ma mère. Lorsque tu as vu cette jupe et ce soutien-gorge dans l'entrepôt, il t'a fallu aller voir de quoi il retournait. Tu pouvais pas filer ?

— Il n'y avait pas leurs noms d'écrits sur le soutien-gorge, répondit mon père, comment j'aurais pu deviner que j'allais à nouveau tomber sur le directeur ?

Quand mes parents commençaient à s'engueuler, c'était parti pour durer. Je profitai de ce moment pour effectuer un petit calcul : si on me faisait déplacer des barils de matières premières pour le restant de mes jours, de 1993 à 2033, que durant ces quarante années j'en déplaçais une centaine par jour, à raison de soixante kilos chacun – sans compter le dimanche qui serait mon jour de repos –, j'aurais déplacé au total plus de soixante-dix mille tonnes de matières premières. Certes, ce n'était pas sur une grande distance, à peine quelques dizaines de mètres. Il me faudrait une vie entière pour déplacer l'équivalent d'un bâtiment sur le trottoir d'en face, si ce n'est pas pessimiste ça comme conclusion !

Même après avoir suivi la formation du département de la sécurité, je n'avais pas peur de mourir dans une explosion. Dao Bi l'avait dit, être tué dans une explosion était une question de probabilité. La vue de toutes ces photos de cadavres dans la salle d'exposition pouvait produire deux impressions trompeuses. L'une était de penser qu'on pourrait subir le même sort dès le lendemain : ça, c'était le cas du délégué de mon cours de chimie.